

beau de se rendre à une conférence internationale, d'écouter les discours prononcés aux séances plénières et de se dire que l'univers va bientôt connaître une ère nouvelle, mais il importe que les représentants d'un pays, s'ils sont soulevés d'enthousiasme pour les théories internationales, reviennent bientôt à la réalité et n'oublient pas ceux qui les délèguent à ces conférences. Il faut être pratique. L'idéalisme est une bonne chose, mais il doit s'accompagner de réalisme. En prenant leurs sièges aux comités ou aux séances plénières de cette grande conférence, la plupart des délégués se sont dit, je crois, que ce serait le peuple, et non eux, qui déterminerait le sort de la paix.

Le Canada ou tout autre pays ne peut guère se permettre de jouer le rôle d'un optimiste qui ne voit que du bien dans le monde. Nous avons un problème ardu à résoudre, et nous devons l'aborder avec beaucoup de réalisme. A cet égard, il n'est peut-être pas inopportun de signaler qu'il est fort peu probable que le Canada puisse sortir d'une autre guerre sans avoir subi l'action de l'ennemi sur son propre territoire. Que la Chambre et le pays pèsent bien ces paroles. La sécurité relative dont nous avons joui à cet égard dans le conflit qui vient de se terminer ne nous sera probablement pas assurée dans une autre guerre. Nous avons payé chèrement, en hommes, en argent et en matériel, notre manque de préparation à la guerre. Il en va de même pour les autres pays. Nous devons tirer profit de notre expérience et comprendre que ce ne sont pas les paroles et les espoirs platoniques qui vaudront la paix aux Canadiens de demain. Notre pays désire avoir l'occasion de prévenir la guerre, plutôt que celle de chercher à y mettre fin une fois qu'elle s'est déclarée. Une paix digne de ce nom est une paix qui mérite qu'on se batte pour elle. Quelque grand qu'en soit le prix, notre nation doit s'unir aux autres nations pacifiques pour écraser l'agresseur qui voudrait plonger le monde dans un autre holocauste par les armes.

Me sera-t-il permis, en terminant, de répondre à la question: que nous promet San-Francisco? En somme, ce ne fut pas simplement une conférence oiseuse. Les habitants du monde en attendaient des résultats et avaient le droit d'en obtenir. Je voudrais, à ce sujet, m'exprimer à la Chambre aussi carrément et aussi franchement qu'il m'est possible de le faire. Au moment de partir pour San-Francisco, si j'avais eu à prononcer ce discours, il aurait fort bien pu différer quelque peu de celui que je prononce ici ce soir; car, au fil des jours, la gravité de la position du Canada et son importance marquée dans les affaires du monde nous laissent une impression plus pro-

fonde que jamais. Pour ce qui est de San-Francisco et de la charte, nous ne pouvons oublier que ce ne seront pas les petites nations qui commenceront ou finiront une conflagration mondiale. Il faut être une grande puissance pour commencer ou terminer une guerre qui prend des proportions universelles. Tenant compte de cette idée, je dirai que nous ne devons pas tenir San-Francisco pour la panacée universelle, mais bien pour un grand pas en avant, une grande aventure dans la voie de l'entente internationale. Compte tenu de cela, je dirais dans le langage d'un profane que la conférence de San-Francisco n'est rien de plus ni rien de moins que cela. C'est la table autour de laquelle les nations peuvent se réunir et discuter au lieu de prendre leurs fusils et de se battre pour régler ces questions. C'est cela que fut San-Francisco, rien de plus, rien de moins. On me permettra de pousser mon raisonnement encore un peu plus loin. Lorsque les gens demandent si nous aurons la paix ou la guerre, je dis que nous aurons la paix si les grandes puissances se tiennent ensemble, mais que nous aurons la guerre si elles ne s'entendent pas.

A mon avis, San-Francisco est la route vers la paix. Qui veut la fin prend les moyens, dit un vieil adage. San-Francisco est le moyen d'atteindre la paix; mais à moins que les nations de la terre ne veuillent la paix, la route importera peu dans la solution des problèmes internationaux de demain et dans l'établissement d'une paix permanente, juste et durable pour nous tous. Néanmoins, le document de San-Francisco est un grand effort tendant à créer le meilleur organisme possible de paix en vue d'assurer une paix permanente. Il incombe maintenant aux nations de se servir de cet organisme. La civilisation ne peut pas s'exposer à l'annihilation presque certaine,—je devrais employer une expression plus forte et dire à l'annihilation certaine qu'entraînera maintenant un autre recours mondial à la force. Cette fois-ci, le monde y songera par deux fois, à mon humble avis, avant de prendre des mesures qui aboutiraient à l'oblitération massive de l'humanité. Ce serait le résultat indubitable de la prochaine guerre mondiale. Il s'agit pour les nations du monde, monsieur l'Orateur, de réussir ou de périr à la tâche, et San-Francisco a contribué énormément à indiquer la voix de la paix aux nations qui ont la volonté de vivre en paix.

Un mot avant de terminer. Je crois que la question de sentiment entre plus dans le problème de la paix mondiale et dans la conférence de San-Francisco que dans presque toute autre question dont la Chambre pourra être saisie. Du moins, en tant que Parlement, nous avons le droit d'espérer, puis de prier forte-